
”White noise”, ”white man talk”: silences anxieux à l’université

Simon Ridley*†¹

¹Sociologie, philosophie et anthropologie politiques (SOPHIAPOL) – Université Paris Nanterre : EA3932 – Bâtiment D, bureau 405 Université Paris Nanterre 200 avenue de la République 92001 Nanterre Cedex, France

Résumé

La construction sociale des silences de l’histoire, en particulier en ce qui concerne l’Afrique, longtemps considérée comme un continent ” sans histoire ”, les femmes (Perrot 1998), les personnes racisées et les populations autochtones, est désormais bien connue. Qui plus est, on sait que c’est l’université coloniale qui a été l’architecte institutionnelle de ces silences (Wilder 2013). Pourtant, comme l’a montré Ann Laura Stoler (2009 et 2016), cette ” aphasie coloniale ” est cachée au vu et au su de tout le monde. Plus encore, aujourd’hui, les *critical race studies* sont accusées de produire une ” aphasie conceptuelle en noir ” (Saucier et Woods 2016), une incapacité de penser et donc de dire une ontologie noire.

En poursuivant ces travaux empiriques et conceptuels, cette communication, qui se fonde sur une partie de ma thèse de sociologie sur la liberté d’expression, vise à examiner un cas très précis : les travaux de l’université Brown concernant son rapport à l’esclavage (University Steering Committee on Slavery and Justice 2007). Me positionnant entre les axes 3, ” la trame du silence ” et 4, ” la tactique du silence ”, je monterai comment les universités, qui ont pourtant joué un rôle important dans les débats sur l’émancipation, ont longtemps fait silence sur leur participation active à l’esclavage que se soit par la propagation idéelle d’une culture coloniale ou par sa participation matérielle à l’industrie de l’approvisionnement. Et pourtant, nullement dissimulée, cet héritage s’est donné à voir dans l’architecture, les décorations, les objets du quotidien. Plus encore, une série de rapports au début des années 2000, à l’instar de celui de l’Université Brown, font une sorte d’auto-analyse du rapport à l’esclavage. Néanmoins cette forme de *mea culpa* s’approche de ce qui a été décrit comme rédemption raciale (Cho 1998), une stratégie de contournement du problème.

La pensée féministe noire a longtemps exprimé les idées selon lesquelles les silences concernant l’hégémonie masculine (Connell 2005 [1995]) et le suprémacisme blanc sont le privilège des ” hommes blancs ” et de la blancheur. Pour certaines, les outils du maître ne peuvent pas servir à détruire sa maison (Lorde 1983 [1981]). Si les silences de l’histoire et les trous de mémoire existent bel et bien, on observe une tactique du silence, qui passe moins par la faire taire que par la prise de parole, l’expression répétitive d’un discours qui impose une forme de vérité, si ce n’est une contre-vérité. Certes la propagande n’a rien de nouveau, mais son amplification, sa massification et son degré de dissimulation, sur Internet notamment, ont atteint des niveaux inédits. Ainsi, une forme de silence, le bruit blanc, se développe avec les centaines de milliards de commentaires, de messages, d’articles produits sans relâche.

*Intervenant

† Auteur correspondant: simon.ridley@hotmail.fr

